

Zeitschrift: Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 2 (1945)

Heft: 15

Artikel: La gymnastique et le sport dans le cadre de l'éducation en général [suite et fin]

Autor: Schohaus

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La gymnastique et le sport dans le cadre de l'éducation en général

Suite et fin de l'article de M. le Dr. Schohaus

Le jeu, en vérité, a sa signification en lui-même ; c'est une manifestation de la vie comme une autre, et qui n'a pas besoin d'une autre justification que soi. Dans le jeu, l'homme est être humain tout entier. Le jeu constitue la manifestation de l'existence, la plus spontanée, la plus naturelle, la plus personnelle. En lui s'exprime la plus pure joie d'être au monde, le plus profond consentement à la vie et la plus gracieuse humanité. Dans le jeu, nous remercions Dieu, pourrait-on dire, avec une piété ingénue, celle de l'enfant, du bienfait d'exister. C'est que le jeu signifie en effet, au sens premier du terme, vie esthétique, c'est-à-dire une vie sans utilité, sans but, gratuite, une vie qui ne demande rien égoïstement aux choses. Dans le jeu, l'homme est innocence et humilité, il n'est plus, alors, qu'un atome, une particule vibrant joyeusement dans la ronde immense de la création.

Aussi est-il d'une extrême importance que l'enfant puisse jouer de tout son cœur, de toute son imagination, de toute sa passion. C'est uniquement de cette manière que l'on pourra atteindre le but véritable de l'éducation, qui est le développement harmonieux de toutes les puissances de l'âme. Mais il n'est pas moins essentiel que cette faculté de jouer, telle qu'elle s'est formée à l'âge préscolaire, soit conservée par la suite, que l'homme sache la garder jusqu'à la fin de ses jours. Car l'adulte lui-même devrait jouer encore, il devrait, lui aussi, continuer à connaître la possibilité d'un épanouissement gratuit, serein et détendu.

Certains penseurs de l'antiquité classique distinguaient dans l'être humain l'« homo faber » et l'« homo ludens ». L'« homo faber », c'est l'homme en tant que créateur, par son travail, de valeurs utiles à la vie pratique. L'« homo ludens », par contre, c'est, comme l'expression l'implique, l'homme qui joue. Or, tout homme sain réunit en soi l'une et l'autre nature. Et, pour la santé psychique, il est de la plus haute importance que ces deux formes élémentaires de la vie de l'âme restent, en nous, également actives.

Certes, la gymnastique et le sport ne sont pas le seul domaine où l'instinct de jeu départi à l'homme puisse se manifester. Toutefois, ce n'en est pas moins là un très vaste champ offert au développement du jeu, et l'« homo ludens » peut y trouver de profondes satisfactions. C'est pourquoi nous devons, dans l'éducation relative à la culture physique, laisser l'élément jeu prendre toute l'importance qui lui revient.

Une autre remarque s'impose. Le sport — pour autant qu'il remplit sa vraie mission, — est toujours un plaisir et jamais du travail. Nous devons veiller ici, dans notre oeuvre éducative, à ce que de faux jugements de valeur ne s'établissent pas. Malheureusement, nos journaux sportifs comportent bien souvent des articles où la confusion entre les deux choses ne laisse pas de sévir. Le mot « sérieux » y jouit d'un crédit illimité. On y parle à n'en plus finir de canoë sérieux, de voile sérieuse, de ski sérieux, etc. Et l'on y considère comme manquant de sérieux les êtres assez légers, assez indépendants d'esprit, assez ingénus pour s'étendre des heures au soleil, pagayer sans but précis ou s'adon-

ner sans arrière-pensée à la joie de parcourir sur leurs skis une forêt enneigée. Or, cette obsession du résultat, de la performance équivaut à une méconnaissance radicale de l'essence même du sport. Le sport, répétons-le, ne peut être raisonnablement qu'un « acte gratuit », qui n'a de sens qu'en lui-même et non point dans le fait d'atteindre un résultat quelconque. Le sport est jeu, et non point travail. — Cette conception fautive et forcée du sport rappelle certains joueurs de jass « sérieux » qui, le visage renfrogné derrière leurs cartes, considèrent celui d'entre leurs partenaires qui, a pu oublier d'annoncer les « Stöck » comme un mélange de malhonnête homme et d'imbécile. C'est toujours signe que la vie de l'âme a « déraillé » lorsque la recherche du plaisir est pratiquée comme un travail.

Je voudrais encore signaler un autre danger notoire de notre temps. Ce danger réside dans la tendance des adultes à diriger et à organiser à l'excès la vie des jeunes. Je me contenterai d'illustrer ce fait trop général au moyen d'un exemple. Nous connaissons toutes les organisations modernes pour l'utilisation des loisirs, qui, spécialement dans les villes, ont pris un développement particulièrement étendu. D'idéalistes amis de la jeunesse ont, ici, mis beaucoup de compréhension et de tact en vue d'obtenir que les grands élèves et, en particulier, les apprentis puissent utiliser leurs loisirs de façon raisonnable et sensée. Et l'on a créé à cet effet des ateliers spéciaux, des leçons de bricolage, des clubs de lecture, des groupes de discussion, des associations de jeu, etc., de même que l'on a dressé des programmes permettant d'organiser des matches de sport, des courses dans la nature et même des camps de vacances. — Bien entendu, il faut, aujourd'hui, approuver et soutenir entièrement de tels efforts. Ils répondent certainement à ce qui peut être un très grand besoin. Mais ce besoin, il n'est pas du tout si évident qu'il existe en fait, ni même, dans ce cas, que son existence soit nécessairement et uniquement réjouissante. Un être qui s'en remet à d'autres du soin d'organiser ses propres loisirs renonce du même coup à une part essentielle de cette naturelle autonomie sans laquelle il n'y a plus de vie personnelle, et un tel renoncement est déjà regrettable quand il est le fait d'enfants ou d'adolescents.

Il y a quelques dizaines d'années, il en allait, à cet égard, tout différemment. Du temps que j'étais encore un garçonnet, puis un adolescent, — j'ai grandi à Zurich, — la jeunesse n'avait pas la moindre difficulté à organiser elle-même l'emploi de ses loisirs, et même, pour l'essentiel, cet emploi n'avait rien que de très sensé. Si quelqu'un, à cette époque, était venu nous proposer d'entrer dans une organisation pour l'utilisation des loisirs, nous l'aurions certainement regardé avec stupeur, et même il ne fait pas de doute que nous nous serions très peu poliment moqués de lui. En vérité, nous ne nous ennuyions jamais. Nous n'avions vraiment besoin d'aucune aide venue des adultes pour arriver à nous rencontrer avec des camarades de notre âge, faire en commun des excursions, aller chercher mille

aventures dans les champs et dans les bois, bricoler, jouer, discuter et lire des livres.

N'était-ce pas là un état de chose infiniment plus naturel et infiniment plus réjouissant que celui qui règne aujourd'hui, alors que nous voyons tant de jeunes avoir besoin qu'on les aide pour qu'ils sachent trouver un emploi quelque peu sensé de leurs loisirs ? A ce point de vue, les organisations mentionnées ne doivent donc guère nous apparaître que comme un mal nécessaire, mais non point comme les conquêtes d'un progrès définitif. Ce qu'il faut, c'est ceci : éduquer dès le début l'enfant — à la maison, à la crèche, à l'école élémentaire — de façon qu'il ait le plus possible de sens social, de spontanéité enjouée dans l'imagination et un esprit d'initiative primesautier ; ainsi lui sera-t-il possible, en grandissant, de prendre tout naturellement contact avec les autres et de déterminer par lui-même le judicieux emploi de ses heures de liberté. Car tout dépend, ici, de ces trois éléments : sens social, fantaisie et initiative.

Je ne puis me défendre de l'impression que la tendance que je viens de décrire se fait également ressentir dans le domaine de la culture physique, en ce qui concerne les interventions visant à l'organisation de la vie des jeunes. Naturellement, ce sont encore de regrettables traits propres à notre époque qui nous amènent trop facilement, ici, à verser dans un certain hyperactivisme. Qu'il me soit permis de vous soumettre l'observation suivante. On a, je crois, beaucoup trop peu remarqué que nombre des jeux de la rue, tels qu'ils étaient partiqués par les enfants selon une traditions séculaire, ont à peu près complètement disparu. Ils dépendaient des saisons, c'est-à-dire qu'on les voyait paraître, comme le dégel printannier ou la canicule, en fonction de lois traditionnelles, presque mystérieuses, qui semblaient présider aux ébats de l'enfance. Il y avait, par exemple, la toupie, dite aussi parfois sabot, que les gosses, garçons ou filles, maintenaient en rotation à coups de fouet, et dont on suivait les déplacements sur la chaussée ou les trottoirs. Il y avait aussi les hauts cercles de bois ou de fer servant de cerceaux, occasions de longues courses solitaires ou en groupes à travers tout un quartier ou même toute une partie de la ville. Et les échasses ! sortes de bottes de sept lieues pour parader, jouer à l'équilibriste, organiser des cortèges. Et n'oublions pas non plus les fillettes sautant à la corde, soit que l'une se servit d'une corde courte pour jouer tout seule, soit qu'on eût recours, au contraire, à une corde longue, tournée sur des rythmes différents par deux camarades tenant les deux bouts, tandis qu'une troisième sautait au milieu, — jeu plein de grâce et permettant à des groupes entiers de prendre part au divertissement. Or, tous ces jeux de la rue étaient d'une importance majeure pour le développement corporel de la jeunesse. Et quelle merveilleuse absence de « but », d'utilité dans tous ces joyeux ébats ! Qui donc, par exemple, en jouant au cerceau, se serait avisé de se dire qu'il s'entraînait pour la course ? Et cependant, ce n'en était pas moins le meilleur entraînement du monde. — Tous ces jeux, au cours des dernières

dizaines d'années, à l'exception de quelques restes bien chétifs, ont été sacrifiés à l'idole du trafic. Et c'est en guise de compensation, — bien que personne, sans doute, n'ait songé à mettre les deux choses en rapport, — que l'on dut instituer la troisième leçon de gymnastique...

Ne devrait-on pas tenter de rappeler à la vie tous ces charmants jeux de mouvement ? On pourrait leur réserver certaines rues peu passantes ou des terrains de jeu. C'est là seulement une question que je me permets de poser : pour la réponse, vous êtes tous beaucoup plus compétents que moi. De toute manière, on peut dire qu'avec la disparition de ces jeux, la jeunesse a perdu une possibilité absolument idéale d'épanouissement physique spontané.

Pour aujourd'hui, je ne peux songer, en ce qui concerne un tel problème, qu'à essayer de retenir une vérité fondamentale : à savoir que nous devons tous considérer comme l'une de nos tâches les plus importantes de former autant que possible les enfants, dès leur âge le plus tendre, dans le sens de l'indépendance, du libre jeu de l'imagination et de l'esprit d'initiative, afin que les générations futures retrouvent peu à peu la possibilité de mener une vie de mouvement sans avoir besoin que nous continuions à les prendre en tutelle. Dès maintenant, nous servirons mieux une telle cause en nous efforçant de suggérer, plutôt que d'intervenir directement, en conseillant au lieu de commander, en encourageant au lieu de jouer aux mentors. Attitude qui, d'ailleurs, est également dans l'intérêt bien compris d'une éducation visant à éveiller le sens des responsabilités personnelles.

La culture physique est appelée à connaître un heureux développement dans notre pays, s'il s'avère possible de la lier organiquement à la culture humaine en général. A cet égard, une tendance actuelle me paraît pleine de promesse, celle qui consiste à vouloir confier aux maîtres de gymnastique, également dans les écoles supérieures l'enseignement d'autres matières. Ainsi, grâce à l'élargissement de leur enseignement et donc de leurs compétences pédagogiques, les professeurs de gymnastique pourront être les représentants de l'idée d'unité qui doit présider à toute véritable éducation.

Mais avant tout, Macolin avec ses cours pour les dirigeants de l'enseignement préparatoire nous est un symbole de cette heureuse synthèse, d'une merveilleuse harmonie entre une éducation solidaire, l'approfondissement du sens civique et national et la formation des vertus corporelles. Le maintien d'un tel esprit peut conjurer les dangers dont nous nous sommes entretenus. Car si nous restons fidèles à l'esprit de Macolin, il nous sera donné d'assurer un caractère durable à l'essor actuel de la culture physique. Et celle-ci, sous l'égide de ce même esprit, sera alors l'un des éléments indestructibles d'un développement tout au service d'une éducation vraiment suisse et tendant à l'humanité.

En guise de conclusion, laissez-moi vous citer un mot du poète Mathias Claudius dans une lettre à son fils Hans :

« Prends soin de ton corps, mais non point comme s'il était ton âme. »